

Comme dans l'étable, un conte de Noël de Julie Meylan, paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 23 décembre 1935.

Jamais on ne vit journée plus maussade. Le ciel, d'un gris plombé ne laissait pas apercevoir la plus petite tache bleue du fond de la vallée, le vent amenait jusqu'aux cimes de vilaines et tristes brumes. Elles montaient par les couloirs, s'accrochaient aux rochers et, pareilles à de monstrueux reptiles, s'enroulaient un instant autour des crêtes avant de s'évanouir pour faire place à d'autres. On ne voyait pas à cent pas devant soi et il fallait être du pays pour s'aventurer sur les hauteurs, loin des sentiers battus. C'était vraiment une triste veille de Noël.

Cependant, dans son chalet de la Rapaz, Matthieu Crettaz ne se laisse pas gagner par la mélancolie ambiante, car il siffle aussi gaîment qu'une grive ivre de raisin au temps de la vendange. En ce moment, il soigne son bétail, et par la porte ouverte de l'étable, s'échappe une buée tiède qui a une odeur de fumier et de foin sec.

- Allons, mes petits, fait le berger à ses vaches, ce soir vous recevrez double ration parce que c'est fête ! Vous verrez !... Il y aura la surprise de Noël !

Et le brave homme caresse tendrement Bluette, sa préférée, une magnifique génisse rouge et blanche.

Il faut savoir que Matthieu adore les bêtes et elles le lui rendent bien. C'est peut-être ce qui l'empêcha jadis de prendre femme ; il ne voulait pas partager ses affections. A présent il est trop tard ; les habitudes sont prises. D'ailleurs pourquoi chercher autre chose ? Les bêtes constituent sa famille ; il leur raconte ses préoccupations et elles l'écoutent, patientes et discrètes, sans jamais divulguer à qui que soit les secrets entendus. Or où trouver ailleurs pareille retenue ?

Matthieu Crettaz reste donc tout seul sur la montagne, dans ce chalet de la Rapaz que dominant quelques lopins de champs et, plus haut, la pâture montant jusqu'aux névés. Deux fois l'an, le pâtre descend dans la vallée pour régler ses affaires et acheter les denrées indispensables. Hormis ces deux sorties, il ne quitte pas sa montagne. A ceux qui lui disent : « Ne vous ennuyez-vous pas, là-haut, si loin du village ? »... Il répond, avec un sourire plein de bonhomie : « Je serais malheureux s'il me fallait vivre autrement ».

La nature n'a plus de secrets pour lui ; il connaît le jeu des nuages et prévoit les sautes du vent. Il comprend aussi le langage des torrents et la plainte de la bourrasque dans les branches. Cinquante fois déjà il a vu le printemps émailler de fleurettes les pentes raides de la pâture, mais chaque renouveau devient pour lui la fête merveilleuse que son regard ne se lasse jamais d'admirer. Il y a aussi les étoiles avec lesquelles il est familier et qui lui tiennent compagnie.

Or, en cette année qui touche à sa fin, Matthieu Crettaz a gagné un nouvel ami. C'est Sfakt, un joli chamois aux yeux éveillés et aux jarrets élégants. Voici comment la chose arriva.

Un soir, comme le pâtre faisait le tour du haut pâturage pour vérifier la clôture, du côté abrupt qui dévale en éboulis jusqu'à la rivière, il entendit tout près un faible gémissement.

- C'est une bête malade ! s'écria-t-il.

Et, sans plus songer à la clôture, il contourna prudemment l'éperon rocheux et s'avança sur l'étroite saillie qui s'abrite derrière. Un très jeune chamois était couché là avec une jambe brisée. En voyant arriver un homme, le pauvre animal essaya de fuir, mais il retomba impuissant en poussant une plainte qui était presque humaine.

- Oh ! oh ! fit Matthieu de sa voix la plus douce, te voilà bien mal arrangé, mais si tu veux me laisser faire, nous te sortirons de là. N'aie pas peur, mon petit ! Je vais t'emporter vers mes vaches dans la bonne étable chaude. Viens !

Avec les précautions d'une mère pour son nourrisson malade, le grand montagnard prit dans ses bras l'animal blessé qui tremblait de peur et fixait sur son sauveteur des yeux pleins d'angoisse. Quelques instants plus tard la bête reposait douillettement sur une litière parfumée à côté de la génisse Blurette et Matthieu s'ingéniait à bander le membre fracturé.

Le traitement réussit à merveille, car cinq semaines plus tard le chamois sautait joyeusement autour du chalet et venait comme les chèvres lécher le sel dans la main du vacher qui lui avait donné le joli nom de Sfakt. La bête répondait à l'appel de son nom aussi bien que le fait un chien fidèle. La venue des chaudes journées d'août lui rendit l'amour de la liberté et des longues randonnées sur les crêtes herbeuses ; mais depuis que novembre a ramené les frimas, Sfakt se souvient de la Rapaz. Bien souvent, le soir, il frappe du sabot à la porte de l'étable pour quêter une poigne de fourrage et un coin tiède près des vaches.

Chacun dans la vallée connaît cette jolie histoire et ceux qui parfois passent dans les parages du chalet, ne manquent pas de demander à Matthieu comment se porte le convalescent de sa clinique, ce qui amuse beaucoup le brave homme.

Or, en ce lugubre après-midi, Matthieu sort sur son étroite galerie pour inspecter l'état du ciel.

- Triste veille de Noël ! bougonne-t-il. Les montagnes fument ! Mauvais signe ! Il y aura une bourrasque cette nuit ! Il s'agit de pousser solidement les verrous de la porte et de fermer le soupirail de l'étable !... Et Sfakt qui n'est pas ici !... Il serait pourtant mieux au chalet que dehors !

Tout juste à ce moment, un homme qu'on n'avait pas encore pu voir à cause du contour du sentier, apparaît au-dessous du courtil et s'écrie :

- Salut Matthieu !

C'est Tissot, que chacun surnomme : le Ravageur, à cause de ses terribles exploits de braconnier. Plusieurs fois déjà le garde-chasse fit des rapports, le tribunal infligea des amendes, mais c'est peine perdue ; l'homme a la passion du braconnage dans le sang. Matthieu Crettaz lui a voué une vraie haine et ayant lu dans un vieil almanach l'histoire de Prométhée enchaîné à un rocher et torturé

par l'aigle qui lui perce le cœur, le vieux de la Rapaz estime qu'un semblable châtement serait une juste punition pour cet incorrigible massacreur de créatures innocentes.

En cette veille de Noël, le Ravageur s'apprête évidemment à braconner, car il porte à l'épaule sa courte carabine et la cartouchière pend à côté.

En arrivant en face du chalet, l'homme répète avec un ton gouailleur :

- Salut ! Fameux temps pour braconner !

Les dents serrées, Matthieu ne répond pas tout de suite.

- Hé, l'ami !... Serais-tu devenu sourd par hasard ? Je te dis qu'il fera bon chasser ce soir !

- Tu ne vas pourtant pas tourmenter ces pauvres bêtes aujourd'hui ?

- Pourquoi pas ?

- As-tu oublié quel jour nous sommes ?

- Mon calendrier marque le 24 décembre, mais toutes les dates sont bonnes pourvu qu'il y ait à portée du fusil quelque chose à tuer... et point de garde-chasse en vue ! Hi ! hi ! hi !

- Malheureux ! Ne peux-tu pas laisser les chamois en paix pendant la veille sainte ?

Ma foi non ! Je serais bien fou de ne pas profiter d'une occasion aussi favorable ! Noël !... tout le monde est en fête et le garde-chasse a bien autre chose en tête que de surveiller ces confins. De plus il y a le brouillard qui empêchera les curieux de me voir... et je sais où les chamois rôdent ces jours.

- Tu n'as point de pitié, Ravageur !

- Ravageur si ça te plaît ; je n'y vois point d'inconvénient ! Ce qui m'importe c'est de remplir mon porte-monnaie. Il a été mis à mal la semaine dernière parce qu'il m'a fallu payer 250 frs pour un mauvais petit chevreuil tué aux Rochers Rouges. Ce n'est pas juste ! Je compte me rattraper aujourd'hui. A propos, si je rencontre ton Sfakt, ne faut-il pas le saluer de ta part ? Hi ! hi ! hi !... Ou bien, ce qui vaudra mieux, je te rapporterai ses sabots comme souvenir !

- Je te défends !... Entends-tu ? Tu ne le toucheras pas !

Mais déjà le Ravageur s'éloigne avec un gros rire qui résonne lugubrement dans la brume.

Demeuré seul, Matthieu ressent d'abord une violente colère.

- Ah ! l'infâme ! l'infâme ! murmure-t-il dans sa barbe grise. Pas même respecter la veille sainte ! Il ne craint ni Dieu ni diable !

Puis la colère se calme et se transforme en une angoisse pénible :

- Pourvu qu'il ne rencontre pas Sfakt ! Mon pauvre Sfakt...

D'un regard inquiet, le vieux montagnard cherche à percer le brouillard, mais il est si dense qu'on ne discerne pas même le buisson de genévrier au bout du jardin. Le grand silence de l'hiver règne sur le pâturage et fait taire le petit babil cristallin de la fontaine.

- Elle gèle, remarque l'homme. Il s'agit de l'habiller toute de suite si je veux avoir demain matin de l'eau pour l'abreuvement.

Vite, il court à la grange, apporte une gerbe de paille et l'attache soigneusement autour du rustique goulot où pend un glaçon allongé qui laisse de temps à autre tomber de rares gouttelettes.

- Triste Noël ! fait encore le pâtre, ce temps gris et surtout ce braconnier de malheur. Ah ! si je le tenais !

Il s'interrompt brusquement, car l'écho vient de répéter le bruit d'un coup de feu.

- Le voilà qui commence son travail d'enfer !... pourvu que mon pauvre Sfakt ne soit pas atteint !

Un second coup ébranle encore les rochers. Alors, pour ne plus entendre, pour échapper à cette hantise mauvaise, Matthieu se bouche les oreilles, gravit précipitamment l'escalier de la galerie, entre dans la cuisine et fait claquer la porte derrière lui.

* * *

La nuit qui va venir bientôt épaissit encore la brume et met aux vitres des petites fenêtres la floraison féerique des palmes de glace. Assis près du foyer, dans sa cuisine basse, le vieux de la Rapaz songe. Ces veillées de Noël lui rappellent tant de choses ? Il revoit le passé avec tous ceux qui ne sont plus et qui peuplaient jadis le chalet. Maintenant il n'y a plus personne à aimer, sinon les animaux, ce pauvre Sfakt, mais qui sait si, à cette heure, la jolie bête ne gît pas raide et sans vie dans la carnassière de cet infâme Ravageur ?

Cette pensée devient si pénible au berger qu'il lui est impossible de rester ainsi immobile près du feu. Il faut sortir, voir si peut-être le chamois n'erre pas aux alentours du chalet. Sans raisonner davantage, Matthieu attrape son bonnet en peau de lapin, une grosse écharpe et, s'avançant au bord de la galerie, il appelle :

- Sfakt ! Sfakt !

Rien ne répond que le silence. Il crie encore une fois et son oreille attentive perçoit une voix là-haut, du côté de l'arête.

- Je crois que c'est le Ravageur, se dit Matthieu.

- Au secours ! répète encore l'écho.

- Pour sûr, c'est le Ravageur ! S'il lui est arrivé malheur, tant mieux ! Il n'a que ce qu'il mérite !

Pourtant l'homme de la Rapaz prend son falot et monte vers la crête.

- Ohé ! fait-il en se hâtant. Où êtes-vous ?

- Ohé ! répond une voix faible.

Etendu sur la neige, sa carabine à côté de lui, le Ravageur n'a rien de triomphant. Il tremble de froid et ses dents claquent si fort qu'il a grand peine à parler.

- Dieu soit loué, Matthieu ! Te voici !... Sans toi je périssais là tout seul en cette nuit de Noël. Je me suis foulé le pied !...

- Comment ça ?

- Il y avait un si beau chamois tout près ! J'ai tiré ! Au moment où le coup partait, j'ai glissé, fait un faux-pas et voilà !...

En entendant parler de chamois, Matthieu sent que la colère se rallumer chez lui, plus forte que jamais.

- L'as-tu tué ?

- Bien sûr que non ! Le diable s'en mêlait... A présent, Matthieu, s'il te plaît, aide-moi à descendre jusque chez toi !... Tu me laisseras bien passer la nuit près de ton feu ?

- Et si je ne veux pas ?

- Matthieu !... Tu ne vas pourtant pas me laisser mourir là ?... Pitié !...

- En as-tu pour les pauvres créatures innocentes que tu viens traquer ici jusque dans la nuit de Noël ?

Le vieux de la Rapaz est si véhément que le braconnier se sent perdu. Sa faconde de tout à l'heure a disparu et sans vergogne il laisse couler de grosses larmes.

- Grâce, Matthieu !... Au nom de l'Enfant qui naquit dans l'étable !...

- Au nom de l'Enfant qui naquit dans l'étable !... répète le vacher, avec un ton adouci. Et bien ! je t'emmènerai à la Rapaz, mais à une condition...

- Laquelle ? ... Dis vite !...

- A condition que tu me promettes ici de ne plus jamais tuer un chamois !

Un instant le braconnier hésite, mais son pied lui fait si mal que le dernier combat est bref.

- Matthieu Crettaz, fait-il lentement, je te jure de ne plus jamais braconner !

De la sorte, en cette veille de Noël, le Ravageur devint un honnête homme.

* * *

Un peu plus tard, il est installé près du feu dans la cuisine chaude de la Rapaz. Une bonne friction et un bandage autour du pied malade l'ont déjà soulagé. Attendri par les soins dont il est l'objet, il se laisser aller aux confidences.

- Tu sais, Matthieu, fait-il, je ne reviens jamais sur ma promesse. J'ai juré de ne plus tuer le chamois, mais ce sera dur ! Le braconnage, vois-tu, c'est une passion comme une autre. Quand on l'a dans le sang, il faut terriblement lutter pour s'en défaire !

Matthieu de la Rapaz, qui connaît toutes sortes de remèdes pour les maux du corps, en a aussi pour ceux de l'âme.

- Quand tu auras envie de tuer, explique-t-il de sa voix claire, rappelle-toi cette soirée, ici à la Rapaz et pense à l'étable de Bethléem où se trouvaient l'âne et le bœuf !...

- Tu as raison, Matthieu Crettaz ; il y avait l'âne, le bœuf... et aussi le petit Enfant...

Juste à ce moment, un léger coup sec retentit contre la porte. On dirait le bruit d'un gravier contre les planches.

- Voilà Sfakt ! fait joyeusement le vacher. Il vient demander un peu de foin et une place à l'étable. Ne bouge pas, Luc, autrement il aurait peur.

Docile, le Ravageur se recroqueville dans le coin sombre, tandis que le chamois entre. Ses jolis yeux brillent d'intelligence, mais il renifle avec méfiance, devinant qu'un tiers se cache là.

- Tiens , Sfakt ! dit le vacher. Voici du regain dans cette corbeille. N'aies pas peur. Cet homme ne te fera pas de mal. Au soir de Noël, il y a paix sur la terre !

Alors, comprenant qu'il n'y a aucun danger, le chamois s'enhardit et va manger le fourrage parfumé.

Il est si gracieux que le braconnier caresse inconsciemment la crosse de sa carabine.

- Prends ce joujou, Matthieu ! Il vaut mieux que tu m'en débarrasses !

* * *

Ayant achevé son repas, l'animal s'est couché aux pieds du vieux de la Rapaz et, selon son habitude, appuie sa fine tête sur les genoux du vacher. Il y a, dans cette attitude, une telle confiance, que le Ravageur éprouve tout à coup un sentiment mêlé où il y a de la honte et aussi de la tendresse.

Matthieu devine obscurément ce qui se passe dans le cœur de son hôte, car il se met tout à coup à réciter la page de l'Évangile se rapportant à Noël :

- Les anges dirent : Bienveillance envers les hommes !... Bienveillance !

Alors, par-dessus la tête du chamois qui s'est endormi, Luc le Ravageur, a tendu la main :

- Donne-moi la tienne, Matthieu !... Maintenant j'ai compris ! Noël, c'est la fête de l'amour !

Julie Meylan